

# But de l'aventure

Le barrage hydroélectrique de Petit-Saut sur le fleuve Sinnamary a été Achevé en 1994,

Sa construction a créé le lac sur lequel nous débutons notre périple, une retenue d'eau qui a inondé environ 365 km<sup>2</sup> de forêt.

La traversée de la retenue de Petit-Saut se fait dans le silence pesant de la forêt noyée, au milieu des arbres morts. À l'amont, notre destination, au-delà du saut Takari-Tanté, ce n'est plus qu'un long corridor de grande forêt équatoriale, ponctué de nombreux sauts, jusqu'à celui nommé Parasol, notre objectif.

Pourtant, cette apparence de territoire vierge contraste fortement avec la réalité historique. Les expéditions menées par les premiers explorateurs européens font état de nombreuses communautés amérindiennes établies le long du Sinnamary. Les polissoirs que nous observons régulièrement sur notre parcours attestent d'une occupation significative.

L'histoire du bassin du Sinnamary a connu un tournant décisif en 1854 avec la découverte de l'or en Guyane. L'exploitation dans le bassin du Sinnamary débuta en 1866 sur le site emblématique d'Adieu Vat. Cette découverte marqua le début d'une période d'exploitation intensive qui perdure jusqu'à aujourd'hui.

Une fois l'étendue du barrage derrière nous et le saut Takari Tanté franchit, les rives resserrées défilent dans une explosion de verts. Les arbres sont monumentaux et le ciel restreint. Un martin-pêcheur à ventre roux nous accompagne un instant, flèche turquoise rasant l'eau avant de disparaître dans un rideau de lianes.

Dans les sauts deux Roros et Equerre l'eau bouillonne, l'écume se fracasse contre les rochers noirs qui émergent. Les cordages sont aussi tendus que nos muscles, nos halons les embarcations. La barque tangué. Un instant, nous sommes suspendus entre deux vagues.

Soudain, un craquement métallique se fait entendre, la barque s'immobilise brutalement, coincée contre une roche immergée. Un bruit

sinistre caractéristique de l'aluminium qui se déchire.

Une fissure de dix centimètres s'élargit dans la coque, et l'eau commence à s'infiltrer.

L'eau monte. Elle atteint déjà nos chevilles. Les provisions flottent dans le fond de l'embarcation. Nous écopons frénétiquement et rejoignons la rive la plus proche, une langue de sable bordée de palmiers. Nous immobilisons le bateau pour appliquer un pensement en goudron. Une fois chauffée, la rustine devrait tenir pour assurer notre retour.

Le fleuve n'en a pas fini avec nous. Des géants déchus barrent notre route : de nombreux arbres centenaires, arrachés par quelques orages furieux, repose en travers du courant.

Nous cherchons un étroit chenal entre le tronc et la rive quand il existe. Les branches mortes griffent la coque. Un caïman, à peine visible dans l'ombre du tronc, nous fixe de ses yeux dorés avant de glisser silencieusement sous la surface.

Nous forçons le passage à plusieurs reprise en coupant le tronc couché. L'écorce du géant est attaquée par une armée de termites et colonisée par des orchidées.

Le saut Parasol s'offre enfin à nous après 4 jours d'efforts. Aller plus loin nécessiterai bien plus de temps que nous n'avons pas, il faut envisager le retour.